

1984, CE BAR OÙ JE NE SUIS JAMAIS ENTRÉE

Anne Dandurand

Il pleut, comme d'habitude. Je souhaitais une température légèrement plus sèche pour le 31 décembre, mais non. Aujourd'hui je regrette presque la neige d'autrefois. Malgré mes efforts pour les éviter, au ras du trottoir les yeux électroniques me repèrent, et les lampadaires s'allument devant mes pas. Avec tous les fêtards sur Saint-Denis, ça m'hallucine ces ballets de lumières. Je m'en veux, je déteste le quartier de la paranoïa, mais comme il m'a donné rendez-vous au 1984, j'y vais.

Comme partout dans le coin, un gros baveux contrôle mon identité à l'entrée du bar. Au vestiaire la fille me dévisage méchamment derrière ses cheveux en pointes vertes et oranges. C'est vachement nostalgique ici. Un ancien écran à deux dimensions diffuse une antiquité, un clip de Louise Portal, plein de fumées et de rage. (Qu'est-ce qu'elle est devenue? Je me souviens vaguement avoir entendu parler d'elle, il y a dix ans. Elle partait pour une expédition sous-marine, à la recherche de Los Angeles, une mode chez les riches.) Sur les murs jaunissent des affiches de Police, du Capitaine Harrock n'Roll, de Dioxine de Carbone, dont je ne parviens plus à me rappeler le vrai nom. Je vieillis, j'espère qu'il ne tardera pas.

Une seule jeune femme, toute de cuir, ondule sur la piste de danse, parmi les vieux. Nous nous régalaons tous de sa rare jeunesse, mais discrètement, pour ne pas l'effaroucher.

Le serveur, les poignets cloutés, prend ma commande, du vin blanc et du libanais blond. Il m'avertit que je devrai me rendre aux toilettes, un règlement de la boîte. Ils sont à cheval sur les traditions, même périmées.

Comme il n'arrive toujours pas, je me faufile à travers la musique qui m'assourdit à coups de "beat it / beat it", je m'embarre au sous-sol derrière la porte couverte de graffitis. SEXISM CAUSES IMPOTENCE. DANCE ON THE EDGE OF A DYING WORLD. NO FUTURE. Pas gai, mais on peut souligner qu'ils ont soigné l'authenticité dans les moindres détails. Je jette mon foulard de soie sur la caméra, je n'ai jamais pu m'habituer à

être filmée les culottes baissées. Je coupe aussi la TV me retransmettant l'homme qui urine dans la cabine voisine, de toute façon il est plein d'acné, faux ou non.

En tête-à-tête avec le blond bien allumé, je pense à toi, il y a trente ans. Pas fou, sinon pourquoi ici? J'avais trente ans, mon premier ordinateur, piraté évidemment, et toi, que je volais à la vie. Il n'y avait que toi, tes caresses, et les miennes sur toi pour étouffer les cris de l'apartheid en Afrique de Sud, ceux des torturés de l'Amérique du même nom et ceux de toutes les excisées. Que toi contre le ronflement des bombes à l'afût. 1984? L'enfer mou de la grisaille, les trop nombreux enfants d'Annie Lennox et de Boy Georges, bien étranglés entre le chômage et les allocations du Mal-être. Avec, en prime, comme une question en blanc, un acteur recyclé en super-star de la papauté. Heureusement que 1984, c'était toi aussi.

D'un autre côté, si je ne sors pas d'ici tout de suite, l'année 2015 risque de commencer sans toi. Je vérifie si mon col-tortue cache bien la cicatrice de mon deuxième lifting, et je remonte au (et en) 1984.

Tu n'es pas encore là, la mélancolie me prend par la taille pour grimper l'escalier. Il y a une peinturesculpture, un pastiche de Bouguereau, un angelot greffé d'un cœur de babouin. Ça hurle en plus, on arrête pas le progrès. Ça annonce le deuxième étage, très couru.

La chair en (et au) 1984 est aussi triste que le reste, on ne sait pas qui est la plus gonflée, la poupée grandeur nature au sexe motorisé, ou la transsexuelle qui se pendra demain. Et je ne parle pas de Michel, qui s'est vendu à quatorze ans pour même pas vingt piastres. Je n'en parle pas parce que pleurer une veille de jour de l'an, ça gâche l'avenir et mon maquillage.

Je t'aimais et tu me disais qu'il fallait demeurer libre, un concept de l'époque, alors je t'écoutais et je cherchais sur le corps des autres le souvenir du tien. Je me sentais plus menacée par la fission nucléaire que par la fusion amoureuse, je me formais le caractère. Je rêvais de t'enlever. Je me perdais en contemplation devant les mêmes masques de cuir, les mêmes chaînes qu'arbore la danseuse topless, ici.

Elle termine son numéro avec un grand écart exécuté la tête en bas, remet son peignoir et me frôle en passant. On ne voit son âge, le mien, que de près. Elle fleure le parfum de Jeanne Couteau, ma compagne d'arme. La dernière fois que nous nous sommes vues, nous avons dansé et chanté pendant tout un jour. Un party énorme: l'humanité fêtait la disparition définitive du danger nucléaire, et la première vraie paix à la grandeur de la planète.

Mais avant cette célébration, dix-huit ans de combat: dix pour placer nos amies à la tête de la moitié des gouvernements de la terre. Puis huit de négociations autour d'une tasse de thé pour réduire la taille des pays à la grandeur des villes, et rétablir un équilibre économique Nord-Sud.

Nous, le baby-boom, la génération des sans-espoir, nous avons compris notre force, celle de notre nombre. Notre révolution baigna seulement dans le sang de quelques machos, morts d'apoplexie. On ne monte pas un soufflé mondial sans casser quelques têtes d'oeuf. Et moi, moi, je te quittais, je te retrouvais comme deux veines de minerai se croisant sous la terre. Je t'ai vu hier, et je ne sais pas vraiment si tu viendras ce soir. Si la politique a changé de visage, l'amour me fait toujours les mêmes grimaces.

Mais te voilà, enfin, changeons de bar et de quartier. L'Oasis, l'Eden et l'Extase n'attendent que nous pour guetter le futur, et la mort, toujours trop proche.

Cette nouvelle est extraite d'un recueil à paraître: Le journal de l'araignée, et elle a été publié dans le Devoir, (le 17 novembre 1984).

Anne Dandurand est comédienne (parfois); elle scénarisait et réalisait deux courts métrages de fiction (Ruel-malenfant, en 1980 et Le rêve assassin, en 1981). En 1982, elle publiait avec sa jumelle Claire Dé un recueil de nouvelles: La louve-garou, aux Editions de la Pleine Lune. Depuis 1983, elle gagne (chichement) sa vie en écrivant des articles et des nouvelles dans Châtelaine, la Vie en Rose, Montréal ce Mois-ci, Au Masculin et Québec-rock.